

## Correspondances

par

Valérie Colette-Folliot

le 18 décembre 2023

Si Je est effectivement un Autre comme le prétend Rimbaud, il n'en est pas moins Voyant pour autant. Aussi n'est-ce au final que *passion* se départant entre l'amour et l'âme en piste, *poésie* vivante et animée d'un jeu corporel et physique ajoutant au génie en faction dans l'absence-présence de l'espace-temps théâtral de la représentation. *Magie* même du grain de la voix et grain de folie caractéristique des enfants du paradis, les acteurs, artistes de scène dont les troupes en petits bataillons font bouger les lignes ainsi que tombent les étoiles en pluie d'or comme des nuées d'anges, rien qu'à la force de persuasion du regard, sous les inflexions du timbre, la gamme chromatique des couleurs et la tessiture des choses, il y a de l'envergure et de la carrure à jouer avec les particules élémentaires ; réel que ces lumières lancées à l'envie comme autant d'étincelles en feux d'artifices, éclairs, foudres à la cantonade que ces masques en *persona* d'argile qui se délivrent et délivrent de leur gangue de cire, de chair et de soie, de simples regards croisés que les attitudes et les portements de la personne toute entière placent sous le signe glorieux de l'être dansant : feux de la rampe sinon peinture vivante, hiéroglyphes en élévation animés. En effet, l'harmonie universelle et le rythme cosmique des choses en chair et en os font entendre les battements de cœur, ces cœurs de sang contre cœur sacré du vivant là où se rejoue indéfiniment le monde entier et les humanités en question montées sur les théâtres, scène amoureuse autour de laquelle on se réunit en assemblées et bans de sables par plages entières tant le spectacle attire la foule passagère, curieuse comme le miroir qui revient sur les lieux du crime s'interroge encore et encore, irrésolue, insatiable, pour que s'y déroule en continu le fil rouge de l'existence et de la vie. Telle s'admire l'action-contemplation : le spectacle vivant – théâtre, musique, danse, opéra, ballet, cirque, arts de rue, marionnettes, arts du geste, tout mime et pantomime confondus, la gestique des mots et des choses, les gestes et les paroles, les sons et les images s'enchaînent en rafale puisque qui s'y traduisent toutes sortes et espèces de corps en creux, métamorphoses certes, mais paroles de vérité, parole de cœur ou vérité du corps au creuset même des apparences tant est vive l'illumination du rêve éveillé, transfiguré. Puissante et vive apparaît aussi bien la volonté d'être touché, frappé comme de folie à son tour dans la transe et la transcendance du moment du geste, saisi autant qu'affecté pour l'éternité par éclats de lumière, cette autre vérité, l'être-là, l'émotion : le ressenti, les sentiments

éprouvés dans les mouvements de transmutation que les sensations fixent à l'irréel du corps lorsque s'éprouvent de l'intérieur et du dedans les métamorphoses toutes métaphysiques. Descente-ascensionnelle au temps propre de la production de signes du corps spectaculaire étant donné l'enjeu orphique eu égard à l'introspection requise dans les expressions du jeu édénique à l'heure du grand soir, le spectacle. Or, parce qu'elle vibre, la scène, comme tague le navire dans son ivresse qui l'emporte de loin en loin, à la charge elle reprend ses marques autant qu'elle surprend en vrai champ de bataille. Et comme *à la vie à la mort*, se disent-ils, hauts-les-cœurs, les courages en héros constatent dans la maison du brave ou la caverne de Platon combien « elle pénètre à l'intérieur de l'âme », la scène originaire, attendu l'immensité à danser, l'étendue qui s'ignore à jouer se découvrant ainsi que s'exécute la partition.

Mais comme jamais, en poésie, « faire chanter les choses n'a été plus urgente et noble mission à l'homme » affirme quant à lui Aragon aux heures sombres de 1940 quand les arts vivants paraissent, tout drapé dans leur habit de lumière comme la réponse de la vie à la mort. A bout de souffle, la course-poursuite va se dévidant à l'infini dans l'inachevé de l'image empreinte de sensibilité à, quelque loi ou instance selon l'ordre du monde. Et la respiration dans l'harmonique interprétation s'échappe à jamais en guirlandes et soupirs, disparaissant à soi pudiquement en emportant leur secret dans leur panache, les mystères de la représentation aux temps forts et grands moments du geste, le code et la clé indubitablement en jeu au seuil de la vérité comme le suggère Stendhal en 1822 à propos du divin sujet qu'est l'amour car, en tout derniers ressorts des plus rédempteurs espoirs qui soit : « La beauté n'est que la promesse du bonheur » ; l'espérance en miroir pour réparation du monde.

Philosophiques, poétiques, éthiques, sont *in fine* enjeux du corps en acte le temps d'élévation du spectacle vivant, la représentation, l'image de soi, émanations de l'âme et de l'amour ainsi qu'est dépeinte et s'annonce la passion d'être un autre de manière toute plus symbolique et allégorique les unes que les autres, laquelle en images animées ravit le spectateur, lui-même passions, affects, *pathos* qui entre à son tour dans les pas du Logos à l'écart et en marge, dans l'entre-deux, alors que s'inventent les visages d'un monde ailé imaginaire. Figures de style, les ombres sur le plancher parfois personnifient des idées, vérités de toute éternité comme sous la lyre devant les portes des enfers Orphée et Eurydice, ou bien encore comme Psyché et Cupidon sous les traits ou l'enveloppe des plus jolis papillons et doux chérubins tels qu'en iconographie classique les dévoilent et stylisent les Anciens dans leur sagesse pendant que s'admirent les motifs esthétiques en regard du corps-esprit/corps en jeu/jeux du corps. Le corps en scène semble dès lors bel et bien être en question tandis que l'expression ne laisse d'être plus interrogative ni

énigmatique et mystérieuse que jamais comme fond sous le soleil, l'au-delà des mots, le moment du geste faisant silence.

Au fil de l'histoire de l'art, s'affichent sous des formes fortuites les représentations, images du corps aux prises aux limites de l'arbitraire et du libre arbitre. Et la liberté indivise, souveraine, suprême, de précipiter en condensé la vérité du sujet dans l'expression scénique même par corrélation du sensible et de l'intelligible. Toutefois, la vibration mais le verbe ensemble irradie quelque nécessité intérieure de nature et d'essence atemporelle et archétypale. Du reste, surpassant modes et vogues, s'impose au demeurant la beauté cachée dans l'interprétation du jeu d'acteur contre toute attente échappant aux modèles canoniques dans l'instant de son exécution, l'incarnation recélant sa part éternelle dans l'éphémère, unique, infalsifiable parce qu'effectivement née pour être dépassée, sublimée, transcendée. En effet, les lois s'exerçant dans la différence, par excellence, chefs-d'œuvre et canons se vivent plus ou moins longuement le temps de leur originalité propre conçue pour être remplacée, c'est attesté de par la vie des formes et les œuvres en elles-mêmes spéculaires au registre des répertoires, *causa mentale*.

Conséquemment, par corps en représentation interposé (image acoustique-métaphore filée), l'on entendra médium, intercession faite d'enjeu autre d'ordre psychopompe, peut-être, entre la vie et la mort s'il n'y a plus rien d'autre en cause que l'éternité ou le néant en lice dans cette guerre des égos dans la compétition au lever de rideau quand s'opposent dos-à-dos les inverses et les contraires, les identités et les différences, les images et les ressemblances, jeu d'altérités en reconnaissance des unes des autres au cimetière des signes durant la représentation, au temps du spectacle comme se fait le dialogue alchimique à une voix de soi à soi-même depuis les uns et les autres ; artistes et publics se faisant face nonobstant toute tentative de faire éclater le système frontal de l'intérieur, remettant en question la soi-disant beauté parfaite d'une représentation scénique théâtrale conforme aux critères conventionnels et traditionnels, ce au profit d'une autre plus atypique et nettement moins prévisible comme s'y exercent et s'y emploient les avant-gardes de mouvances qui se présentent fers de lance de l'art expérimental (le Romantisme ayant de facto ouvert la voie en réfutant les objections du sacrosaint modèle d'excellence académique basé sur la mimesis ou imitation de la nature, modèle restauré depuis l'Antiquité gréco-latine à la Renaissance au nom d'une vision de l'homme nouveau, archétype du corps spectaculaire au miroir qui revient des profondeurs pour en repousser l'inconnu ainsi que pensait le faire le Classicisme dans la montre au mépris même de la *spectacularité* de l'inouï dans l'ordre de l'invisible ou, plus précisément, de l'ineffable justement. En jeu : être-paraître/faire-agir. Dès lors en creux n'être rien d'autre que chose symbolique en personne, langage des signes et systèmes de significations volant en éclats pour finir par se précipiter en condensation, mots et gestes se cristallisant en sublimation par les ressorts du plus petit mouvement. Battements de cœur, pulsation, c'est-à-dire tout en même temps, soit et le souffle, et la respiration, autrement dit cosmos d'harmonie, tout l'univers sans états d'âme autre ni alter-ego à soi que les états de corps saisis au premier regard par instantanéité en raccourci, stratégies obliques.

Dans les théâtres, cette boîte noire, qui opère en véritable *camera obscura*, renferme le vif et le grave tout comme à la fois le plus diaphane et le léger du spectacle vivant. Subtil théâtre de l'histoire qui s'anime donc ainsi en interaction scène-salle sur les planches et à l'écran entre les rangs et rangées, alignements et distribution des rôles et des fonctions à tous les étages, des dessous aux cintres en passant par les coulisses, les allées/contre-allées, le parterre, les loges, les balcons et le poulailler au paradis tout en haut du théâtre, dans la salle de spectacle... mais, par suite, vivre sa vie devant l'inconnu, sinon devant Dieu, dorénavant s'intensifie l'attention à l'écoute, se densifie le poids du regard, les regards sous l'œil en faction se faisant troisième œil d'autorité comme pour obliger à revenir sur les feux de l'action-contemplation par un travail sur soi perpétuellement renouvelé en conscience afin d'entrer en écho-résonance dans les pas cadencés du sublime.

Témoin/martyr, victime-émissaire par substitution d'envergure et personnages interposés. En prenant le risque du rythme, s'actualise l'irrépressible volonté du sujet-objet que de s'accomplir. Du nom désir en libération ou réalisation de soi, l'homme à l'image et la ressemblance emprunte de par son jeu les chemins de traverse des aventuriers à force de s'adonner sans avatars aux temps forts de la fête. Et il se jette à corps perdu en pâture dans l'arène. Et le vide se fait quelque part dans le noir-plateau. Ainsi il marque de son sceau, en signe qu'il est devenu, le point d'ancrage, symbole du commencement cependant que la genèse éclot à la clé de l'impulse-impact – condition sine qua non – du jeu scénique. Alors vraiment se produit l'événement-phénomène de la représentation : exécuter, qui du musicien ; danser, qui du baladin ; jouer, qui du comédien – les interprètes, artistes de scène, en poète se vivent à l'unisson individuellement et collectivement, en chœur, tutti, certes, en groupes duo, trio, quatuor, quintet, en pas de deux et en solo, ensemble mais soi-même choisi pour endosser le rôle, assumant la fonction, le *persona* satisfaisant aux jeux de masque sans complaisance à soi.

Faux-semblants *vs* trompe-l'œil, théâtre, musique, danse, opéra, ballet, cirque, arts de rue, marionnettes, arts du geste, mime et pantomime, ce corps spectaculaire est le lieu où réside l'esprit de la représentation ; là où se tient la fête, la place se transforme, mute et se transfigure en palais, salle des glaces pour que miroitent et se réfléchissent, se réfractent les images qui éclairent et qui s'éclaircissent naturellement d'elles-mêmes au fin fond de la prunelle des yeux, aux confins des regards songeurs, comme envoûtés, sous influence et en extase, pris dans les raies du rêve onirique que défendent et illustrent ces corps de lumières imprenables tant ci-gît l'espace, le secret mais le mystère étant bien gardé, d'où l'enjeu de la scène amoureuse entre acteurs et spectateurs, artistes et publics puisque tout ne tient qu'à un fil : le je-ne-sais-quoi, un-presque-rien. Dans cette grande maison de la grande famille, le théâtre (qu'il s'agisse du théâtre en perspective, à l'italienne, d'illusion, ou en plein air, sur le terreplein, la terre battue, le parvis des églises, sous l'ogive devant l'autel même ou bien sur le pavé de la cité, dans l'agora, l'espace public reçoit tous les égards qui lui sont dus à l'instant précis où sont braqués sur lui, en société du spectacle, ces feux faisant retour sur un point focal en perspective et vis-à-vis du point de fuite, l'idée fixe et son pendant. Ouvert sur les potentialités, le cadre de scène les renferme

toutes, et les circonscrit du fait de sa propension à penser, sentir, se réjouir, vibrer ; le ressenti et le sentiment des choses s'exécute, se danse, se joue à l'aune du talent et du génie des poètes-acteurs, musiciens, danseurs, comédiens s'évertuant à donner corps et vie, substance et consistance à une vue, une optique, faisant œuvre de l'esprit, non pas acte de présence, tout au contraire, la représentation en correspondance d'une autre pièce qui se joue ailleurs : le versant inconnu du réel. En conclusion, incarnation s'avèrera tout processus de création au théâtre des solitudes.

Par conséquent, dans quelle mesure mettre en scène, monter/donner un spectacle relève-t-il, tout comme en écriture, de synesthésies ? Est-ce jeux de corps en correspondance, combinatoires, mode compositionnel par association d'idées, schèmes associatifs, transversalités liant les uns aux autres les champs poétiques, philosophiques, éthiques à l'esthétique, soit en un, le chorégraphique, le musical, le dramaturgique intriqués au lyrique, miraculeuse élévation des esprits – hauts-les-cœurs – par le corps en acte, le corps en jeu ?

Certes, regards croisés, mais pensées incarnées en contre-point et pendant pour tout corps à l'épreuve et enjeu. En piste, histoire d'Amour et psyché en réponse à Orphée et Eurydice, l'âme et l'esprit du spectacle sont corps en jeu au prix d'une réalité de soi : la passion d'être un autre, tout autre chose que simple peau de chagrin, en vérité.

« Notre peinture se trouve cependant aujourd'hui dans une autre situation ; son *émancipation* de sa dépendance directe de la 'nature' n'en est qu'à ses débuts [...]

L'art du XXe siècle s'étant affranchi de la nature à laquelle l'avait assignée la tradition classique par mimesis, au risque de sa délivrance, une libération toute cathartique est venue à se produire aux abords de l'abstraction quand le geste auguste a consenti à emprunter sa lumière vive à l'étincelante musicalité toute de verve et de vibrations, pulsations faute de Verbe, poésie par vibrations, correspondances du corps de chair, corps glorieux dansant où son être propre évolue comme agi de mille et une manières à l'ordre des solitudes sur le fil tranchant du funambule. Mais :

« Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil A des neiges d'avril qui croulent au soleil ; Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire, sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire » clame Sully Prudhomme (1839-1907) dans *Les Solitudes* : « Le Cygne » (1869).